

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 47

Artikel: La meule : (suite et fin)
Autor: Crostand, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219891>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous en prenons à la vie. C'est d'elle seule que peut venir tout le mal. Elle n'est pas bien conçue. Haro ! sur le baudet. Incontestablement, c'est plus tôt fait de raisonner ainsi que de rechercher, en toute sincérité, si, peut-être, ce n'est pas nous, oui, nous-mêmes, tout simplement, qui sommes coupables du mécompte dont nous nous plaignons.

Et puis, souvent, ne récrimons-nous pas sans raison suffisante, si même raison il y a ?

L'homme est vraiment un être bien compliqué et le divin Créateur de toutes choses, fut-il cent fois plus puissant qu'il ne l'est, ne réussirait pas, sans doute, à contenter son infime créature. Les désirs, les exigences, l'ambition de l'homme sont insatiables. Et encore ne sait-il pas toujours ce qu'il se veut. Il trouve déplorable tout ce qui est, mais n'a pas la plus petite idée de ce qui, selon lui, devrait être. Il maugréer pour maugréer. Il trouve plus de plaisir, faut-il croire, à un constant mécontentement qu'à une sage résignation et satisfaction de son sort, qui, le plus souvent, n'est pas si mauvais que ça, soyez-en certains...

C'est une vérité à la façon de celles de M. de la Palice que de répéter, pour la millième fois, que, dans la vie, on doit toujours regarder plus malheureux que soi.

Regardez à vos pieds,
Vous y verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain...

Hélas ! cela n'est que trop vrai. Mais combien, parmi ceux-là qui, avec le concours, parfois, des circonstances qu'ils n'ont pas su surmonter sont les seuls artisans de leur malheur.

Il est, il est vrai, des pays où, par la faute ou l'incurie des gouvernements ou en raison des conditions climatériques ou de la nature ingrate du sol, la misère est en quelque sorte endémique. Soit. Mais ce n'est pas le cas chez nous. Nous sommes des privilégiés — ne parlons pas de la crise économique actuelle ; elle ne saurait toujours durer. Donc, privilégiés par la nature, par le climat, par des institutions dont les siècles ont éprouvé l'excellence et que d'autres nous envoient, ne faisons pas nos Jérémie, ne nous épuisons pas en éternelles et vaines lamentations. Prenons courage, faisons résolument face aux vicissitudes de la vie et, dans la plus large mesure possible, soyons sereins, soyons gais pour nous et pour les autres. Plutôt que de nous laisser aller au découragement, remémorons-nous les nobles pensées exprimées, en vers, par Mme Mellet, un de nos poètes vaudois à l'inspiration la plus élevée :

J'aime le cœur viril, j'aime l'âme vaillante,
J'aime que sans flétrir chacun porte sa croix,
Et quand l'âpre douleur rend la foi chancelante,
J'aime qu'au Seigneur seul on élève la voix.

Quel que soit, en secret, le vautour qui nous ronge
Tâchons de n'en laisser rien paraître à nos fronts ;
Dien nous pardonnera ce douloureux mensonge,
S'il épargne un soupir à ceux que nous aimons.

Leur fardeau n'est-il pas assez lourd sur la terre,
Sans leur donner encore à porter nos douleurs,
Si notre gai sourire est pour eux la lumière,
Sourions-leur toujours et cachons bien nos pleurs !

Tout est là ! J. M.

Le Dictionnaire du Parler Neuchâtelois et Suisse Romand. — Le « Conte » a reçu le XVe fascicule de ce bon et bel ouvrage. C'est vraisemblablement l'avant-dernier. Il constitue un supplément complément et commentant par des renseignements fournis après l'impression du dictionnaire. Le « Conte » a longuement commenté après chaque parution des fascicules le contenu d'icelui. Il a dit son admiration pour cette œuvre, fruit de recherches poursuivies pendant plus de quinze ans par son auteur, M. Pierre-humbert. Le Dictionnaire offre quelques six mille articles étudiés aux points de vue historique, juridique, économique, folkloriste, une mine de renseignements toujours intéressants, et souvent pittoresques.

On peut encore souscrire, lisons-nous sur la couverture du fascicule, mais il faut se presser, car vraisemblablement d'ici six mois l'ouvrage complet sera en vente, et le prix, naturellement, très augmenté.

Mérité.

NOS BONS PASTEURS

UNE petite pointe, de temps en temps, pour entretenir l'amitié... cela ne saurait nuire au *Conteur* parmi les lecteurs qu'il compte dans le corps pastoral. C'est dit, et c'est surtout sans méchanceté.

Or donc, c'était dans une bonne petite paroisse du Pays de Vaud. Le pasteur et son conseil de paroisse avaient réclamé avec insistance quelques réparations aux annexes de la cure. La commission de gestion du Grand Conseil fut mobilisée et se rendit sur les lieux en compagnie du député de l'endroit, un brave homme plein de malice. On trouva le pasteur dans son pré, en bras de chemise, en train de faucher. Tout de suite il s'empessa, et de s'excuser de sa tenue.

— Oh ! vous savez, M. le pasteur, lui fait notre député, j'aime mieux voir un ministre qui fauche qu'un ministre qui scie !...

* * *

Dans une autre paroisse, on en était à la réparation du plancher de l'Eglise. Par exemple, le maître charpentier qui faisait la réparation, était un parfait mécréant, n'allant jamais au culte ; au demeurant, un parfait brave homme. M. le pasteur, en tournée de visites, se rend à l'église pour voir à quoi en étaient les travaux. Il s'approcha du charpentier, qui répondait au doux nom de Tonduz, et d'un air malicieux lui dit :

— Eh ! bien, Tonduz, vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de vous voir une fois à l'église...

— Oh ! bien, M. le pasteur, vous savez, je suis comme vous, j'y viens seulement quand je suis payé !

* * *

On en était au dimanche matin. Les cloches sonnaient pour le culte. Le pasteur était dans la sacristie avec les conseillers de paroisse. Les fidèles déjà réunis dans l'église considéraient avec stupefaction et un peu d'émotion une scie que le menuisier de l'endroit avait suspendue à la chaire la veille en venant faire une petite réparation. Et la scie avait été oubliée là, comme un symbole, un peu... choquant.

Les cloches s'arrêtent. Le pasteur entre et considère la chose. Puis se retournant vers son président du Conseil, il lui dit tranquillement :

— Mon cher président, allez donc enlever cette scie !...

* * *

Il faut ajouter à l'intention de nos lecteurs que ce sont précisément des pasteurs qui se sont faits nos informateurs bénévoles. C.-L. D.

Coup manqué. — Lacuite est incorrigible ; il ne peut jamais rentrer chez lui avant deux heures du matin et autrement qu'après avoir fait de copieuses libations. Sa femme, chaque fois, lui fait d'après remontrances, mais en vain. Elle s'avise, une belle nuit, d'un stratagème ; elle se recouvre d'un drap qui la dissimule toute entière et, lorsque l'ivrogne rentre enfin, elle se dresse devant lui en levant lentement les bras.

— Heu... fait Lacuite effaré... Qu'est-ce que c'est que ça ?

De dessous le drap sort une voix lugubre :
— Je suis le fantôme de Barrabas !
— Ah ! fit Lacuite avec un soupir de soulagement... j'avais peur que ce soit ma femme !

HONORAIRES DE CHIRURGIENS

IL y a mille ans, la profession de chirurgien était beaucoup moins lucrative que de nos jours. Les malades savent, par expérience, ce qu'il en coûte ; d'autant plus que ces messieurs ne rendent pas l'argent si le malade n'est pas content.

Les fouilles opérées ces derniers temps à Babylone ont en effet permis d'établir avec certitude quels étaient les honoraires des praticiens à cette époque reculée. Une revue allemande publie de curieux détails à ce sujet.

On a mis à jour des « stèles », ou plaques de pierre ou de bronze, sur lesquelles, dans l'antiquité, on gravait les textes des lois et des décrets. Les prescriptions qu'on y lit nous ap-

parentement, par exemple, que pour une opération faite avec « son couteau », le médecin recevait environ 10 chekels d'argent. Le chekel équivaut à environ 1 fr. 40 de notre monnaie, c'est donc 14 francs que recevait l'opérateur. Lorsque l'opéré était un esclave, le médecin ne touchait que 2 chekels.

Pour un os fracturé et remis en état, le tarif tombait à 5 chekels, soit 7 francs.

Si le médecin ratait son opération, il était terriblement puni. « Lorsqu'un médecin fait à quelqu'un une profonde blessure avec son couteau à opération et qu'il le tue, ou bien lorsqu'il lui détruit un œil, on lui coupera les mains ».

C'est en ces termes menaçants pour les inexpérimentés que parlent les stèles.

Il est vrai que lorsque le défunt était un simple esclave, le médecin maladroit devait simplement le remplacer à ses frais.

La Patrie Suisse. — Vingt-six illustrations, autant d'articles variés, tel est, en deux lignes, le sommaire du No 838 (4 novembre) de la « Patrie Suisse » : Voici quatre portraits de disparus : Alfred Bonzon, F. Bühlér-von Moos, rédacteur au « Vaterland », colonel Ad. Obrecht, puis des actualités : match germano-suisse à Bâle, Festival suisse à Paris, signature des accords de Locarno, meeting international d'athlétisme à Lausanne, auto-camion broyé par le train près de Rapperswil, puis des vues nombreuses : viaduc du Day près Vallorbe (achevé) et sa curieuse passerelle, Gandria, la Pierre Cabotz, Broc-village, église d'Altanca (Tessin), arrêté des Gais Alpins où, le 11 octobre, trouvèrent la mort trois alpinistes lussois ; enfin une série d'œuvres d'art : la célèbre bataille de Morat, du peintre Charles Clément, des gravures d'Henry Meylan pour « Fantassins »..., une paysanne de Thurgovie en costume national.

Placide est prévenant. — Mme X..., un peu souffrante, a fait appeler son médecin, qui lui tâte le pouls, l'ausculte et, finalement, lui fait ouvrir la bouche.

— Bien mauvaise langue, déclare-t-il.

— Oh ! docteur, cela ne prouve pas qu'elle soit malade..., intervient le gendre qui assiste à la consultation.

— Voici la suite. — La même fatigue son médecin par des bavardages inutiles.

— Montrez-moi votre langue, lui dit le médecin.

— Mais docteur !

— Montrez-moi votre langue !... J'aime mieux la voir que l'entendre !

Spiritisme. — On en cause devant le docteur Y... — Croyez-vous aux revenants, docteur ?

— Oh ! mon ami, comment pouvez-vous me demander cela ? Si je croyais aux revenants, je n'exercerais plus ma profession.

Mot d'enfant. — Ainsi, Jacquot, tu entends bien ? le Paradis Perdu a été écrit par Milton, un grand poète aveugle...

— Oui, oui.

— Tu ne m'écoutes pas...

— Si, maman !

— Eh bien, dis-moi le grand malheur de Milton ?

— Il était poète, maman...

LA MEULE

(Suite et fin.)

Des portes entr'ouvertes, venaient par bouffées des odeurs de cuisine qui sentaient bon. Dans la rue, nos deux hommes fuyaient les soldats, évitant, surtout, les officiers qui d'un mot pouvaient bouleverser leur projet. Par bonheur, ils débouchèrent sur une petite place dont un des côtés était fermé par la façade de l'Hôtel des Voyageurs. Rapidement, nos deux fantassins s'engouffrèrent dans l'étroit corridor. Là, à l'abri des gêneurs, ils respirèrent plus librement, bien qu'une inquiétude les tenaillait encore. Ce n'était pas le tout d'être à moitié dans la place, il fallait y pénétrer entièrement et qui sait si une fois dans la salle d'auberge, ils n'allaient pas se casser le nez sur des supérieurs gentiment attablés. Sur l'affirmation négative de l'hôtelier, ils entreront sans peur dans la pièce et se tapiront dans un de ses angles obscurs.

Aussitôt, Géranium élabora un menu campagnard, mais solide. Soupe, hors-d'œuvre, biftecks, pommes de terres frites, salade, fruits,

café, liqueurs, rien ne manquait au festin. De plus, le tout arrosé d'un vin doré mit de la gaieté au cœur et c'était plaisir de voir Géranium savourer les mets ou l'entendre faire claquer sa langue dans son palais, signe manifeste de grande satisfaction. — Des heures très douces passèrent, mais comme Jean-Louis s'inquiétait.

— Bah ! lui dit Géranium, ne t'en fais pas, ce sera toujours assez tôt de s'annoncer au fourrier !

— Comme tu penses ! reprenait Jean-Louis, sans vouloir se compromettre, ni brusquer l'heure d'une lente et bonne digestion.

Le coup de une heure et demi frappa. Un café kirsch, des cigares portèrent les hommes à la rêverie... rêverie martelée, tout à coup, par le pas cadencé des compagnies gagnant leur champ d'exercices.

— Guigne-voir ! Jean-Louis ! qui c'est qui passe ?

— Bon sang ! dit-il, ce sont les nôtres, ceux de la trois !... Allez ! mes agneaux, on vous rejoindra tout à l'heure !

Peu à peu, le bruit s'évanouit, et nos compagnons reprirent le fil de leurs discours ; — mais comme deux heures sonnaient :

— Faut faire pour aller, dit Jean-Louis.

— D'accord ! répartit Géranium.

Ils se levèrent.

Dans la rue, nos deux hommes se heurtèrent à des soldats.

— On cherche le fourrier, questionnaient-ils ; pouvez-vous nous dire où il se loge ?

— Le fourrier ! leur répondait-on, j'sais pas où y perche, en ce moment, mais allez voir au dernier mazot en bas d'a pente, j'crois bien qu'il est là !

En allongeant le pas, Géranium et Jean-Louis descendirent la pente. Arrivés là, ils s'informèrent, mais le fourrier venait de quitter le chalet pour une destination inconnue. Sans hâte, cette fois, puisqu'on avait fait son possible pour l'atteindre, Géranium et Jean-Louis chargés des yatagans, se lançaient à sa recherche. De trimballer ainsi ce sac embarrassant, la gorge, sous ce caniculaire soleil de juillet, se desséchait. On s'arrêtait donc, de temps à autre, pour vider un verre, en attendant que le hasard voulut bien les mettre en présence de cet introuvable fourrier.

Certes, nos deux compères ne s'en faisaient pas. Puisqu'ils étaient en mission commandée... détachés, il bénéficiaient d'une liberté relative, dont ils usaient bâtement.

Mais leurs haltes plus ou moins prolongées les avaient mis en retard. Géranium conscient de son devoir, dit :

— Cette fois ! y a pas, faut trouver le fourrier ! Hardi, Jean-Louis, ouvrons l'œil et le bon ! Tu sais qu'à cinq heures, on devrait être au cantonnement, nous n'y serons certainement pas, ma montre marquant trois heures, mais tout cela ne fait rien, si on sait s'arranger.

Jean-Louis, docilement, écoutait son compagnon, lorsque à l'angle d'une mesure, ils trouvèrent celui qu'ils cherchaient.

— Ah bon !... dit le fourrier en les reconnaissant, je suis dianirement content de vous trouver, voici plus d'une heure que je vous cherche. Suivez-moi... faut se grouiller.

Tout-à-coup, les choses changeaient d'aspect. Par des sentiers sinuieux, le sous-officier les conduisit à un mazot éloigné. Sur le seuil de la grange, un paysan en manches de chemises, rentrait du fourrage. Dès qu'il vit nos hommes, il n'eut aucun doute sur leurs intentions :

— Vous venez pour la meule ? dit-il, bien ! elle est à votre disposition.

De la main, il désignait la machine flanquée contre la paroi et dressée sur ses jambes grêles comme un cheval étique. Un sourire illumina la face de nos troupiers, car un grand pas était fait.

— Alors ! dit le fourrier, mettez-vous au travail promptement, à cinq heures il faut que vous soyez sur le chemin du retour !

Un « A vos ordres ! » suspendit le dialogue ; satisfait, le fourrier disparut à pas pressés.

Seuls, nos deux soldats faisaient plus étroitement connaissance avec le paysan. C'était aussi l'heure où volontiers on cassait la croûte ensem-

ble, car ce sacré « fendaht » leur avait creusé l'estomac, et nos troupiers sentaient qu'ils ne feraient pas de bonne besogne, sans s'être, auparavant callé les côtes. Aimablement, ils interrogèrent ce confédéré tant et si bien qu'au bout d'un quart d'heure, ils étaient grands amis. De fraternelles agapes cimentèrent cette affection naissante ; on revenait sans trop se faire prier au jambon frais, au pain bis, au vin clair. De nombreuses heures passèrent pendant lesquelles la notion du temps parut être absente de la cervelle de nos soldats. Installés devant la terrasse du chalet d'où leurs yeux pouvaient voir l'ombre étendre sa fraîcheur, puis les lointains, peu à peu, se fondre en des gammes violettes, notre trio bavardait inlassablement.

— Malheur ! dit Jean-Louis, nous sommes refaits ! V'là le soir qui vient, vite à l'ouvrage !

— Mon pauvre Jean-Louis ! ta constatation n'est que trop vraie, poursuivait Géranium. Nous nous sommes oubliés et tout ce qu'on peut imaginer pour nous tirer d'embarques arrive trop tard. Que faire ? Voici, malgré mon air insouciant, pas mal de temps que j'y songe. Remonter les yatagans tels qu'on nous les a donnés en faisant croire que nous avons acheté notre travail ne me paraît pas une excellente idée. Nous y mettre maintenant serait folie. Mais nous pourrions arranger les choses ainsi : je dirais, par exemple, que le propriétaire de la meule l'employait pour un travail urgent, et que nous n'avons pu en disposer que très tard. Néanmoins, pour ne pas manquer à notre parole de rentrer au cantonnement, ce soir encore, nous avons demandé l'autorisation d'emporter la meule jusqu'au poste. Bien entendu, ami, spécifiait Géranium en s'adressant au paysan, demain, on vous redescendra la machine. Allons ! êtes-vous d'accord de nous rendre ce service, si non !... qu'est-ce qu'on va prendre pour notre rhume ?

— Soit, dit le paysan, je vous comprends, j'ai confiance en vous. Allez ! enlevez l'outil ! Au revoir et bonne chance !

— Là-dessus, les hommes se serrèrent étroitement les mains.

Le cœur léger, confiant, Géranium prit les yatagans, Jean-Louis la meule qu'il chargea, tant bien que mal sur ses puissantes épaules. Ils se mirent en marche.

La montée était rude ; elle se fit dans le silence. De temps en temps, les deux hommes s'arrêtent pour se reposer un peu, puis reprenaient leur route. Jean-Louis broyait du noir, mais Géranium dissipait rapidement ses inquiétudes par de nombreux « t'en fais pas, je me charge de tout » qui étaient comme le leit-motif de leur conversation. Au bout d'un temps assez long, ils arrivèrent à proximité du poste.

La nuit s'était faite, assez sombre, mais constellée d'étoiles, tout se confondait. Le bruit de la rocallie foulée attira l'attention du caporal, chef de pose ; il se porta en avant et sa stupéfaction fut très grande.

— Ah ! c'est vous ! dit-il en reconnaissant ses hommes, c'est le moment de rentrer... vous en avez mis du temps !... et quel est ce chargement ?

— Caporal ! intervenait Géranium, il faut pas nous en vouloir, on l'a pillé et rudement pillé !... voyez plutôt, puisque on a été obligé de transporter la meule !

Alors, en détail, Géranium raconta en voilant beaucoup la vérité, qu'ils avaient couru toute la journée après cette meule et qu'une fois trouvée le paysan à qui elle appartenait, justement s'en servait. Force leur avait été d'attendre ; trop tard, ils avaient pris possession de l'objet tant convoité et c'est alors qu'ils avaient jugé prudent d'emporter la machine, afin d'accomplir, en tout repos, la tâche imposée.

Abasourdi, le caporal écoutait l'étrange récit, ne sachant réellement pas si les faits étaient vrais. Cependant, la meule était bien là, et il avait fallu du courage pour la monter jusqu'au poste ; de plus, Géranium s'exprimait avec une telle candeur qu'elle vous désarmait.

— Enfin, puisque vous voilà, je n'insiste pas, concluait le caporal bon enfant. Mais, demain, Géranium, vous serez de corvée pour les yata-

gans et Jean-Louis seul ira reporter la machine à son propriétaire !

Un grand bien-être envahit l'âme de nos troupiers.

Ainsi s'acheva l'histoire fantastique de la meule, tandis qu'au camp, plus tard, la vérité s'était faite, chacun riait de l'aventure et qu'on demandait souvent à Géranium de raconter la meule... R. Crostand.

THEATRE LUMEN. — Au programme de cette semaine, la direction du Théâtre Lumen présente un film à gloire de la mer : « Veille d'Armes ! », splendide drame maritime, en 5 parties, qui est une des dernières et des meilleures parmi les œuvres françaises. Jacques de Baroncelli, ce poète de l'écran à qui nous devons tant de belles œuvres, a tiré du célèbre roman de Claude Farrère un film qui consacre sa renommée de ce couplet des forces aveugles du destin, le maître cinégraphiste a réalisé un drame poignant, profondément humain, où l'amour et l'honneur se heurtent avec la violence de la tempête. L'action de « Veille d'Armes », qui se passe sur un croiseur, a pour cadre la mer tourmentée et pathétique. — Egalement au programme, un documentaire de réelle valeur : « Les chiens de police », film tourné sous la direction de M. Jaquillard, chef du service de police du canton de Vaud, avec son remarquable chien « Bob ». On y voit successivement le dressage des différentes espèces de chiens policiers, puis la poursuite d'un délinquant, la recherche d'un objet et d'un enfant perdus. — Encore au programme une excellente petite comédie comique, et le « Ciné-Journal Suisse », avec ses actualités mondiales et du pays. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 22 novembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, fin de l'immeuble succède : « La Cicatrice dans la Main », le captivant et superbe ciné-roman policier du regretté Louis Feuillade, avec la collaboration de Maurice Champreux. — Également au programme, suite à de nombreuses demandes, vu le succès remporté la semaine dernière, Marcel Perrière, le fin chanteur dans une nouvelle série de chansons filmées, dont il s'est fait une spécialité que nous reconnaissions des plus méritée. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 22 novembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COMBUSTIBLES

SYDLER & CIE
succ: de F. Monthoux-Berney

LIVRENT BIEN

Téléphone 32.38 Bureau FLON

Fabrique suisse de Vis et Boulons
à YVERDON

Nikelage de toutes pièces détachées de vélos, harnachements, instruments de musique, de chirurgie, etc., etc. Réargentage de services usagés de table. Zingage à chaud

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne